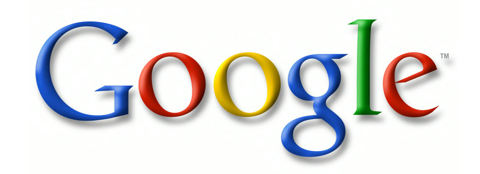
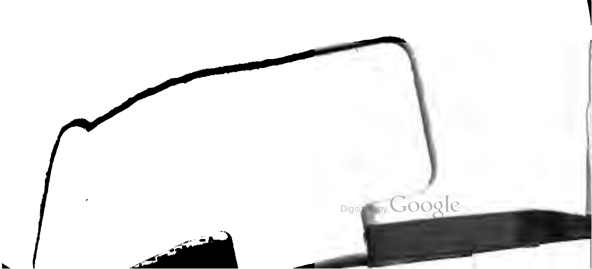




LE PORTEFEUILLE DU COMÉDIEN, DE L'HOMME DU MONDE, DE LA FEMME DE SALON ET DE TUTTI QUANTI.

PAR RAYNAUD,
Auteur du *Manuel du Style*, membre de plusieurs Sociétés littéraires.

PRIX : 1 fr.

CHEZ GARNIER FRÈRES, PALAIS ROYAL
ET AU BUREAU DU PORTEFEUILLE,
r. Neuve-Luxembourg, 11,
où l'on reçoit les abonnemens qui sont de :
10 fr. par an pour Paris ; 12 fr. pour la province.

PARIS.

LE PORTEFEUILLE PARAIT TOUS LES MOIS.

Mois de Février 1842.
1er No.

LE PORTEFEUILLE DU COMÉDIEN,

DE L'HOMME

DU MONDE,

DE LA FEMME

DE SALON

ET DE

TUTTI QUANTI.

PRIX : 1 fr.

CHEZ GARNIER FRÈRES, PALAIS ROYAL
ET AU BUREAU DU PORTEFEUILLE,
r. Neuve-Luxembourg, 11,
où l'on reçoit les abonnemens qui sont de :
10 fr par an pour Paris.
12 pour la province.
7 pour six mois.

PARIS.

LE PORTEFEUILLE PARAIT TOUS LES MOIS.

Mois de Février 1842.

Paris. — Imprimerie de P. Baudouin, r. des Boucheries-S.-G., 38

PRÉFACE.

Agrément et utilité, telle est notre devise. Tout en amusant le lecteur, nous prétendons l'instruire et meubler sa mémoire de choses qui survivront à la circonstance, et *qui seront de tous les temps.* On ne confondra donc pas notre *Portefeuille*, avec ces futiles publications, qui meurent chaque mois. L'artiste dramatique, la femme de Salon, l'homme du monde, le prolétaire même, trouveront dans notre *Portefeuille*, un Recueil varié, propre à charmer ses loisirs, à la campagne, à la promenade, et à le faire distinguer dans la société.

DE L'ENFANCE
DU THÉATRE FRANÇAIS
DANS PARIS.

Pendant plusieurs siècles désignés à bon droit sous le nom générique de *Siècles d'ignorance*, les progrès de l'art dramatique en France, se bornaient à la composition et à la représentation d'une infinité de mystères, moralités, farces et *sotties*, produits en public à la faveur d'un privilége exclusif accordé par lettres patentes de l'an 1402, aux confrères de la Passion, qui établirent leur théâtre

dans une salle de l'hôpital de la Trinité, rue St.-Denis. Ils y restèrent jusqu'en 1548; à cette époque ils achetèrent l'ancien hôtel des ducs de Bourgogne, qui n'était plus qu'en mâsure, et y firent construire un théâtre. Lorsque la connaissance et l'étude d'Eschile, de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane, de Plaute et de Terence eurent inspiré à Jodille la Peruse, Garnier et autres auteurs dramatiques du seizième siècle, des ouvrages plus réguliers, les comédiens qui voulurent se former en troupe et se fixer à Paris pour les représenter, éprouvèrent beaucoup d'obstacles et furent longtemps tourmentés par les confrères de la passion, qui voyaient en eux des rivaux redoutables. Il fallut cependant qu'ils cédassent au torrent de l'opinion publique prononcée en faveur de nouveaux ac-

teurs et des pièces qui formaient alors leur réputation. Ils furent même contraints en 1588, de leur abandonner l'hôtel de Bourgogne, si longtemps témoin de leur succès. Ce ne fut cependant que vers 1600 que les comédiens exécutèrent le projet qu'ils avaient formé d'ouvrir leur spectacle trois fois par semaine régulièrement ; encore ne crurent-ils pas possible de continuer leur entreprise avec succès, s'ils n'avaient à leurs gages un poète en état de leur donner fréquemment des pièces nouvelles, indispensables dans un temps où tout l'ancien répertoire se composait de douze à quatorze poésies dont le public commençait à se lasser. Hardy était l'homme qui leur convenait ; ils se l'associèrent, et sa main féconde leur fournit près de huit cents pièces de théâtre qui les entretenaient dans une douce abon-

dance et leur attirèrent tant de spectateurs qu'ils furent obligés de se séparer en deux troupes, dont l'une resta dans l'hôtel de Bourgogne, l'autre alla s'établir au Marais. On ne doit point être surpris qu'il en ait pu composer un si grand nombre; jamais il n'employait plus de huit jours à la fabrique d'une pièce, et quand on a la patience de lire les quarante et un poèmes qui restent de lui, rien n'étonne moins que sa facilité.

(*La suite au prochain numéro.*)

DÉCLAMATION.



La déclamation est l'art de rendre le discours. *Chaque mouvement de l'âme,* dit Cicéron, *a son expression naturelle dans les traits du visage, dans le geste et dans la voix.*

Aussi il y a autant de sortes de déclamations que de passions différentes. Dans la colère, la déclamation est vive, animée, éclatante; elle est lente, faible et suppliante dans l'abattement; elle est relative aussi à notre caractère et à notre situation; enfin elle dépend des lieux. Le Barreau, la Chaire, le Théâtre ont leur déclamation propre. Toutes nos conversations même sont autant de déclamations différentes; et la musique n'est autre chose

qu'une déclamation bien marquée : mais qui pourrait enseigner toutes les nuances qu'il faut ménager? Ici c'est un regard, là c'est un noble silence. Quelquefois ce n'est qu'un geste. Il n'est pas possible de donner des règles sur cet objet. Les règles défendent, dit Baron, de porter les bras au-dessus de la tête; mais si la passion les y porte, ils seront bien... La passion en sait plus que les règles, c'est donc dans la nature qu'il faut puiser.

Une voix harmonieuse, une taille majestueuse, de beaux traits ne sont rien pour la déclamation, s'ils ne sont animés par une âme sensible.

De l'analogie dans les pensées, de la liaison dans le style, des nuances de sentimens soutiennent le discours; mais une mémoire assurée soutient la déclamation.

Au précepte nous allons faire suivre l'exemple pris chez un auteur-acteur justement cher au théâtre (1). La belle scène de l'exposition d'Athalie est celle par laquelle nous commencerons. Nous soulignerons, dans l'ouvrage, les mots de valeur sur lesquels l'acteur doit porter la force de l'expression et celle des sentimens; il faut que l'esprit de chaque vers et de chaque pensée soit plus ou moins senti, en raison du plus ou moins d'énergie, de force d'héroïsme, de pathétique des différens degrés de sensibilité et des divers sentimens qui doivent être exprimés. Les

(1) Notre portefeuille contiendra le Cours complet de déclamation de Larive, auquel nous ajouterons des anecdotes peu connues sur tout ce qui se rattache aux pièces dramatiques, aux auteurs, acteurs et actrices, depuis Rotrou, Corneille, Baron, la Champmélé, Mlle Clairon, etc., jusqu'à nos jours.

temps nécessaires et les repos qui sont utiles seront indiqués, en observant que l'on ne peut passer d'une idée à l'autre que par une suspension qui permette à la première de faire place à la seconde.

(La suite au numéro prochain).

—

LE COMÉDIEN.

DES PRINCIPAUX AVANTAGES QUE LES COMÉDIENS DOIVENT TENIR DE LA NATURE.



Entre les arts qui ne doivent être exercés que par des personnes douées de plusieurs avantages rares, il en est peu pour lesquels cette condition soit aussi essentielle que pour jouer la tragédie ou la comédie. Les comédiens sont comptables à notre esprit de le tromper, et à notre cœur de l'émouvoir. Pour satisfaire à ces deux obligations, ils ont besoin que la nature les seconde d'une façon particulière.

Il importe principalement à notre plaisir, que ceux d'entre eux qui jouent les

rôles dominans, nous fassent illusion, et c'est surtout de leur part que nous attendons les mouvemens qui doivent nous agiter. Ces acteurs ont encore plus besoin que les autres, d'être favorisés de la nature.

Dans l'examen des dons naturels, nécessaire en général à tous les comédiens, nous nous arrêterons seulement à diverses questions, qui jusqu'à présent n'ont pas été bien éclairçies. Nous entrerons ensuite dans le détail des avantages nécessaires à quelques acteurs en particulier.

On ne peut trop détourner d'une folle entreprise ceux qui n'étant point faits pour remplir, sur la scène, les premiers emplois, ont cependant cette ambition.

(*La suite au prochain* n°.)

CORNEILLE, RACINE.

—◆—

L'un et l'autre ont également contribué à élever le théâtre français à côté de celui d'Athènes, et au-dessus de tous les théâtres du monde : Corneille comme Sophocle, par la grandeur des idées, et Racine comme Euripide, par la tendresse des sentimens. On a comparé les beautés de Corneille à celles d'une statue, qui frappe par la fierté, la hardiesse, la force, la vigueur de ses traits : et celle de Racine, à un tableau, dont l'expression douce, tendre, délicate, naturelle, animée, charme les yeux et touche le cœur : l'un à un torrent qui s'élève avec violence, et

se précipite avec impétuosité; l'autre à un fleuve majestueux, dont le cours paisible répand la fertilité dans les lieux qu'il arrose : Corneille, à cet aigle audacieux, qui se perd dans la nue, et porte le foudre de Jupiter; Racine à une tendre colombe, qui plane dans les airs, voltige dans les bois d'Idalie, et revient braver le char de Vénus. Le premier va au cœur par l'esprit; le second va à l'esprit par le cœur. Cette seule apparition de caractère marqne et conserve à l'un et à l'autre toute sa gloire, et leur assure à tous deux l'immortalité, dont ils jouissent.

Lorsqu'on demandait à Piron, quel était celui qu'il préférait de ces deux auteurs célèbres, il répondait : *Je voudrais être Racine,* et *avoir été Corneille.*

C'était assez la coutume de Racine, de

réciter ses vers avec feu, lorsqu'il les composait. Étant un matin aux Tuileries, il se vit tout à coup environné d'ouvriers qui avaient quitté leur travail pour le suivre. Ils le prenaient pour un homme qui, par désespoir, allait se jeter dans le bassin.

—

SUR ZAÏRE.

TRAGÉDIE DE VOLTAIRE, 1732.

Cette pièce fut reçue avec les applaudissemens dus au chef-d'œuvre de cet auteur; ce qui n'empêcha pas néanmoins que le parterre n'y trouvât quelques endroits qui méritassent sa censure. Voltaire déféra à la critique, et fit pour les représentations suivantes, tous les changemens que le public avait jugé nécessaires pour la perfection de la pièce. On sait que les comédiens ne s'accordent guère de ces sortes de corrections : Dufrène fut celui qui apporta le plus de résistance à

ces changemens; chaque jour le poète était à la porte du comédien, pour l'engager à concourir, par un peu de complaisance, au plus grand succès de la pièce; mais l'acteur, pour s'en débarrasser faisait dire qu'il était sorti; cela ne le rebutait point; il montait à la porte de l'appartement, et y glissait ses corrections. Dufrène ne les lisait point, ou n'y avait aucun égard. Le poète eut recours à un stratagème qui lui réussit. Sachant que le comédien devait donner un grand dîner, il fit faire pour ce jour-là un pâté de perdrix, et le lui envoya, avec défense à la personne qui en était chargée, de dire d'où le présent lui venait. Il arrivait dans des circonstances trop favorables, pour qu'on ne lui fit pas un bon accueil. Dufrène le reçut avec reconnaissance, et remit à un autre temps le soin deconnaître

son bienfaiteur. Le pâté fut servi aux grandes acclamations de tous les convives. L'ouverture s'en fit avec pompe; la surprise égala la curiosité, e. le plaisir surpassa la surprise à la vue de douze perdrix, tenant chacune dans leur bec plusieurs billets, qui semblables à ces feuilles mystérieuses des sybilles, contenaient tous les vers qu'il fallait ajouter, retrancher ou changer dans le rôle de Dufrène. Il ne fut pas difficile de connaître l'auteur du présent, et chacun loua cette façon noble et ingénieuse de faire agréer des corrections. Le public ne tarda pas à s'apercevoir qu'on avait eu égard à ses remarques; mais il ignora longtemps que c'était à un pâté de perdrix que *Zaïre* devait une partie de ses succès.

(*La suite au prochain numéro.*)

SUR LE TARTUFFE DE MOLIÈRE,

1667.

Cette comédie fut longtemps persécutée. Les gens qu'elle joue surent bien faire voir qu'ils étaient plus puissans en France que tous ceux que Molière avait joués jusque-là. Les marquis, les précieuses, les médecins souffrirent doucement qu'on les représentât, et ils feignirent de se divertir avec tout le monde, des peintures qu'on faisait au théâtre; mais les hypocrites n'entendirent point raillerie ; ils s'effarouchèrent d'abord, et trouvèrent étrange que Molière eut la hardiesse de jouer leurs grimaces, et de vouloir décrier

un métier dont tant d'honnêtes gens se récréaient. C'est un crime qu'ils ne pouvaient lui pardonner, et ils s'armèrent tous contre sa comédie avec une fureur incroyable. Ils n'avaient garde de l'attaquer par le côté qui les blessait ; ils couvrirent leurs intérêts de la cause de Dieu ; et le *Tartuffe*, dans leurs bouches, était une pièce qui offensait la piété. Elle était d'un bout à l'autre pleine d'abominations, et l'on n'y trouvait rien qui ne méritât le feu.

On a ignoré lougtemps où Molière avait pris le nom de *Tartuffe*, qui a fait un synonyme de plus dans notre langue, avec les mots hypocrite, et de *faux dévot*. Voici ce que la tradition nous apprend à cet égard : Molière se trouvant chez le nonce du pape avec deux ecclésiastiques, dont l'air mortifié, hypocrite, rendait assez

bien l'idée qu'il avait alors dans la tête, en travaillant à sa comédie de l'*Imposteur*, on vint présenter à son excellence des truffes à acheter; un de ces dévots, qui savait un peu l'italien, à ce mot de truffes sembla, pour les considérer, sortir tout à coup du dévot silence qu'il gardait; et choisissant saintement les plus belles, il s'écriait d'un air riant : *tartuffoli signor Nunzio, tartuffoli*. Molière, qui était toujours un spectateur attentif et observateur, prit de là l'idée de donner à son *Imposteur* le nom de Tartuffe.

Molière dut à Chapelle la connaissance de la fameuse Ninon de l'Enclos. Ce grand comique lui ayant lu la comédie du *Tartuffe*, Ninon admira l'ouvrage, et lui fit le récit d'une aventure pareille à celle du héros de la pièce, mais avec des couleurs si fortes et des jours si bien ménagés,

que Molière, en la quittant, dit avec une modestie aussi rare aujourd'hui que les talens, que si la pièce n'avait point été faite, il n'aurait jamais osé la mettre sur la scène après avoir entendu le récit de Ninon.

On prétend que l'original du *Tartuffe* était l'abbé Roquette, évêque d'Autun, et que M. de Guilleragnes, sachant que Molière travaillait a cette comédie, porta un ample mémoire de toutes les hypocrisies de l'abbé Roquette.

Molière, après avoir lu le *Misanthrope* à Boileau, lui dit : Vous verrez bien autre chose. Il mettait alors la dernière main au *Tartuffe*. Ce trait fait voir la préférence qu'il donnait à ce dernier ouvrage sur l'autre.

On était assemblé pour la seconde représentation du *Tartuffe*, lorsqu'il arriva

une défense du parlement de jouer cette comédie : « Messieurs, dit Molière en s'adressant à l'assemblée, nous comptions aujourd'hui avoir l'honneur de vous donner le *Tartuffe*; Mais M. le président ne veut pas qu'on le joue. »

La première comédie que Piron vit à Paris fut le *Tartuffe*; son admiration allait jnsqu'à l'extase. A la fin de la pièce ses transports de joie augmentaient encore; ses voisins lui en demandèrent la raison : Ah! messieurs, s'écria-t-il, si cet ouvrage n'était pas fait, il ne se ferait jamais.

LA MORT.

La mort est ce qui conduit l'animal à son dernier état; elle n'est rien autre chose qu'une obstruction totale, ou la cessation naturelle de toutes les facultés animales, et des fonctions du corps : le corps reste alors dans un état de repos parfait et contribue d'une manière purement passive à tous les autres changemens qu'il éprouve dans le monde.

Hégésias fut surnommé l'orateur de la mort, parce qu'il enseignait à ses disciples à se tuer pour le moindre dégoût qu'ils ressentaient de la vie; et comme les hégésiagues mettaient souvent en prati-

que une doctrine si pernicieuse, Ptolémée, fils de Lagus, craignant qu'elle ne dépeuplât ses états, défendit à Hégésias d'enseigner.

Épicure a dit que la mort n'est point un mal, car tout le bien et tout le mal existe dans le sentiment, or la mort est une privation de sentiment : La mort, ajoute-t-il, ne vous concerne ni vif ni mort; vif parce que vous existez encore, mort parce que voue n'êtes plus. La mort est un mal dont la présence n'a jamais incommodé personne, et qui ne chagrine qu'en son absence : nous ne pouvons jamais nous rencontrer avec elle; elle ne peut avoir rien de présent, et il n'y a de difficile à supporter que son retardement, par la frayeur de ce qui n'a aucune réalité.

Le sentiment de mourir a été comparé

à la langueur d'un homme accablé de fatigue, qui s'est livré au sommeil : cet état est mêlé de beaucoup de douceur. C'est le terme où court la volupté, c'est le but qu'elle se propose dans sa plus grande agitation.

Catulle décrit un grand plaisir par tous les symptômes de l'évanouissement : *Je me pâme, je perds la voix, ma langue s'épaissit, mes oreilles sont pleines de tintemens, mes yeux sont couverts de ténèbres.*

Non seulement Cicéron, après Aristote, nous représente la mort venant de la caducité, comme exempte de douleur ; et Platon dans le Témée, suivi de Cardan, soutient que cette mort, causée par la défaillance de la nature, est accompagnée de volupté ; et les morts violentes, elles-mêmes, ne sont pas privées de tout sentiment de plaisir.

Les anciens appréhendaient la mort des noyés, comme une des plus affreuses, soit parce qu'ils croyaient qu'après ce genre de mort, les âmes étaient errantes pendant cent années, soit parce qu'ils s'imaginaient que la nature ignée de l'âme n'avait rien de plus contraire que l'eau ; mais tant s'en faut que cette mort soit douloureuse; que ceux qui ont été retirés de l'eau demi-morts, ont rapporté qu'après avoir aussitôt perdu le jugement il ne leur restait d'autre sensation qu'un certain plaisir à gratter au fond de l'eau, tel qu'ils souffraient mal volontiers qu'on les en retirât.

(*La suite au prochain numéro.*)

MÉDECINS DE LANTIQUITÉ.

Eschyle a attribué l'invention de la médecine à Prométhée ; Pline à Eusphate, au centaure Chiron ; saint Clément d'Alexandrie, à Apis Égyptien ; Virgile à Esculape ; Diodore de Sicile à Isis ; les poètes ont célébré Apollon comme le dieu de la médecine ; Apollon et Horus, fils d'Isis, étaient sous différens noms un même dieu ; Esculape et Sérapis n'étaient aussi qu'une même divinité, qui présidait à la médecine. Les Tyriens donnaient l'honneur de la médecine à Agenor.

Ces commencemens fabuleux de l'his-

toire de la médecine, servent à nous faire connaître combien l'antiquité a eu de vénération pour elle, et que son invention ne doit pas être rapportée à un seul pays, ni à une seule personne; car l'ancienne mythologie a un fond historique, et quoi qu'il soit fort défiguré par les fables, c'est tout ce que nous pouvons connaître de ces temps si reculés.

Melampe, fils d'Amythaon, vivait environ 150 ans avant Esculape : il était en même temps devin et poète. Les filles de Prœtus étant devenues folles, par la colère de Junon, Melampe les guérit en les purgeant, avec de l'ellebore, ou avec du lait de chèvres qui avaient mangé de l'ellebore.

Ces médecins de l'antiquité faisaient étonnamment les renchéris. Melampe demanda d'abord la moitié du royaume

d'Argos, pour traiter les filles de Prœtus. Les Argiens ayant fait quelque difficulté, Melampe ajouta à sa première demande, celle du tiers du même royaume pour son frère Bias ; et comme toutes les Argiennes devenaient folles, on fut obligé de lui accorder l'un et l'autre. Servius conte la chose un peu autrement. Il dit que Melampe mit dans son marché qu'on lui donnerait en mariage Cyrianasse avec une partie du royaume.

Democède de Crotone, plus ancien qu'Hippocrate, avait une pension de deux talens, ou deux mille écus de Polycrate, tyran de Samos ; quelques temps après, ayant été fait prisonnier par les Perses, il guérit Darius d'une entorse, et la reine Atosse, mère de Xercès, d'un mal au sein, ce qui le mit en tel crédit à la cour de Perse qu'il mangeait à la table du roi,

quoique les plus grands de l'État n'eussent pas la liberté de le voir et d'en approcher.

Les médecins anciennement préparaient eux-mêmes les remèdes qu'ils avaient ordonnés aux malades; ils travaillaient aussi de la main et faisaient les opérations de chirurgie, et le même homme était à la fois médecin, chirurgien et apothicaire.

(*La suite au prochain numéro.*)

FEMMES.



Aristote fut accusé d'une espèce d'idolâtrie singulière. Sa passion pour sa femme Pythias le porta, dit-on, à l'ériger en divinité, et à lui rendre le même culte, après sa mort, que les Athéniens rendaient à Cérès. Quelques auteurs ont écrit qu'étant poursuivi à ce sujet par Eurymedon, prêtre de Cérès, la crainte des Athéniens le porta à s'empoisonner. D'autres rapportent qu'il s'enfuit à Calcis, ville d'Eubée, et qu'il répondit à ceux qui lui demandaient la cause de sa retraite, *qu'il avait voulu épargner aux Athéniens un crime contre la philosophie;* faisant entendre

la condamnation de Socrate, et le danger que lui-même avait couru.

Robert, duc de Normandie, ayant reçu une blessure d'une flèche empoisonnée (802) que les médecins avaient dit incurable, à moins qu'il ne la fit sucer, ne voulut point employer ce remède qui mettait en danger de mourir celui qui s'y exposerait ; mais sa femme Sybille prit le temps de son sommeil pour sucer cette plaie; elle perdit la vie, mais la sauva à son époux.

Pline attribue à la pudeur qui est naturelle au sexe féminin, la cause de ce qu'on a observé que les cadavres des femmes noyées flottent sur le ventre, au lieu que ceux des hommes sont renversés sur le dos. Cœline Rhodiginus en donne une autre raison, très naturelle, savoir, que les parties extérieures, comme le ventre

et les mamelles, sont beaucoup plus charnues et plus pesantes dans les femmes.

Saint Isidore a dit du rhinocéros, qu'il est si fort et si vite à la course, que les chasseurs ne pourraient jamais le prendre. Mais ils mettent à l'affût une belle fille, qui découvre sa gorge quand elle aperçoit le rhinocéros. Cet animal s'apprivoise tout à coup, approche la tête du sein de cette fille, qui le livre ainsi aux chasseurs.

Pline parle d'un pays où les femmes ont des enfans à sept ans, et n'en passent pas quarante. Solin fait mention d'un autre pays, où les femmes deviennent mères à cinq ans et ne passent pas huit ans.

Suivant l'opinion de quelques naturalistes, les femmes qui ont coutume de se

coucher sur le côté droit, font presque toujours des enfans mâles.

L'eau du Nil rend les femmes si fécondes, qu'elles accouchent de six ou même de sept enfans à la fois. Aristote raconte qu'une Égyptienne eut en quatre couches vingt enfans, dont la plus grande partie vécut.

(La suite au prochain numéro.)

—

ESSAI SUR LES LANGUES EN GÉNÉRAL.

Sur la langue française en particulier et sa progression, depuis Charlemagne jusqu'à présent.

DES LANGUES D'AFRIQUE.

Nous pensons qu'il faut laisser dans l'obscurité les langues des Nègres. Nous dirons seulement qu'entre autres on a trouvé, sur la côte de Guinée, un nombre prodigieux de langues différentes, qui ne paraissent pas des dialectes de langues primitives, puisqu'un peuple n'entend point du tout un peuple voisin. Ils ne savent ni lire ni écrire.

Nous nous contenterons donc de parler

des langues connues le long des côtes de la Méditerranée ; de l'Égyptien, tant ancien que moderne, et de l'Éthiopien.

CHAPITRE I.

DE LA LANGUE PUNIQUE.

Dans toutes les côtes d'Afrique qui bordent la Méditerranée, on parlait vraisemblablement, du temps des Carthaginois, la langue phénicienne, l'ancienne Carthage étant une colonie de Tyr, et les Carthaginois ayant étendu leur domination à l'occident, jusqu'aux colonnes d'Hercule, et au midi jasqu'au Mont-Atlas ; mais cette langue phénicienne, mêlée avec l'ancienne langue du pays, se dénatura sans doute par la suite des temps.

Les Romains qui détruisirent Carthage

et la rebâtirent de nouveau, y envoyèrent des colonies latines; la langue du pays s'éteignit peu à peu, et le latin fut la langue dominante jusqu'au temps où les Vandales, peuples sortis de la Germanie, allèrent s'établir en Afrique.

Le latin commençait à être bien corrompu dans ces contrées, lorsque les Arabes les parcouraient comme un torrent dans le septième siècle. Il détruisirent presque tous les habitans, qu'ils remplacèrent par leurs colonies; et peu après tout ce pays, depuis l'Égypte jusqu'au détroit de Gibraltar, parla arabe, et reçut la religion de Mahomet.

Cependant quelques uns des anciens habitans se retirèreut dans les montagnes de l'Atlas; et ceux qui les occupent maintenant, prétendent être descendus des anciens chrétiens. Ils parlent une

langue qui leur est particulière, qu'ils nomment *Tamacette*.

Ainsi les peuples d'Afrique, le long de la Méditerranée, parlent l'arabe, quoique fort corrompu; mais à Maroc, Fez sus Tremessin, on a retenu beaucoup de l'ancienne langue africaine, parce que les Arabes ont moins fréquenté ces parties occidentales.

On a prétendu que les habitans de l'île de Malte avaient conservé plus longtemps des traces de la langue punique; mais à présent on dit qu'ils parlent moresque, c'est-à-dire, la langue des Africains, ce qui serait pour lors un arabe corrompu.

(*La suite au prochain numéro.*)

DES OS.



Un os est un faisceau de fibres dures, attachées les unes aux autres par des autres petites fibres, qui les entrelassent. Dans le fœtus, ces fibres sont poreuses, molles et se discernent aisément. Il y a apparence que les os sont nourris par la partie séreuse du sang; à mesure que les pores se remplissent d'une substance de leur propre nature, ils s'augmentent, se durcissent et deviennent serrés. Ainsi quand les pores sont remplis de cette substance, les os sont parvenus à leur point de grosseur, de dureté et de solidité.

Il y a plusieurs sortes d'os, les uns sont creux et remplis de moëlle, d'autres solides et transparens; les uns sont petits, les autres sont fort grands; les uns ronds, les autres plats; les uns droits, les autres convexes ou concaves. Ils forment, aux endroits où ils s'articulent les uns aux autres, différentes jointures dans plusieurs parties du corps.

Les os sont, dans le corps humain, ce que la charpente est dans les bâtimens : ils servent à donner à toute la machine, la force, la fermeté, la solidité, la forme et la beauté.

Le corps humain, d'après le docteur Keill, se compose de deux cent quarante-cinq os; d'autres les font monter jusqu'à deux cent quarante-neuf; savoir, dans le cerveau, quatorze; dans le reste de la tête et dans le cou, quarante-six; dans

le tronc, soixante-sept; dans les bras et les mains, soixante-deux; dans les jambes et les pieds, soixante.

Lorsqu'en chimie on fait l'analyse des os, on trouve qu'ils produisent beaucoup d'esprit et de sel volatil, qui sont fort subtils et très pénétrans; un peu d'huile qui sent fort mauvais, un peu de phlègme et beaucoup de terre.

L'an 1595, le bruit se répandit qu'il était venu une dent d'or à un enfant de Silésie. Jacobus Horstius, professeur en médecine dans l'Université de Herlmstad, publia aussitôt un traité, dans lequel il montra que cette dent d'or était en partie un prodige. Peu après, Martinus Rulandus, donna au public l'histoire de la dent d'or : il est vrai que Joannès

Ingoltsterus la réfuta, mais Rulandus répliqua en 1597. Andreas Libavius écrivit sur le même sujet, et rapporte ce qui s'était dit de pour et contre. L'enfant fut mené à Berslau; là, un orfèvre voulant s'assurer si la dent était d'or, y frotta sa pierre de touche. A lœil, la ligne marquée sur la pierre, paraissait être de véritable or; mais quand on eut mis de l'eau forte sur cette ligne, elle disparut. Christophorus Ruhumbaumius visitant la dent encore plus exactement, aperçut un petit trou au dessus, en sorte qu'après y avoir porté un stylet de fer, il trouva que cette dent était enveloppée d'une feuille de cuivre doré.

Agrippine, mère de Néron, avait une dent double du côté droit, ce que Pline appelle un signe des caresses de la fortune. Agrippine eut véritablement des

caresses de la fortune. Après avoir épousé en première noces Domitien OEnobacbru, elle se remaria a l'empereur Claude. Elle accomplit le plus ardent de ses vœux, en élevant à l'empire son fils du premier lit, Domitien Néron. Mais la fin d'Agrippine fus très malheureuse; ce monstre la fit mourir.

On lit dans Maffé, qu'un soldat portugais, n'ayant plus de balles, s'arrachait les dents pour charger son mousquet.

Procope raconte que dans une famine deux femmes qui recevaient les passans, mangèrent dix-sept hommes.

LES BÊTES GUIDES DE L'HOMME

DANS L'INVENTION DE LA MÉDECINE.

Les hommes n'ont connu que par des recherches laborieuses, et par de longues expériences ce que la nature a appris à la plupart des animaux. Pline estime que les hommes ont eu les bêtes pour guides dans l'invention de la médecine. Il prétend que l'hyppopotame ou cheval marin nous a donné l'exemple de la saignée. Cet animal étant devenu trop replet à force de manger, se sert d'un roseau pointu pour s'ouvrir une veine de la jambe; et après en avoir laissé couler

une quantité suffisante de sang, il bouche la plaie avec de la boue.

Nous voyons les chiens connaître et chercher d'eux-mêmes les simples et les herbes qui leur sont propres. On lit dans Elien que le lion se purge en mangeant un singe. Les animaux, dit Montaigne, ont enseigné la médecine aux hommes. La cigogne ayant mangé des serpens, trouve le contrepoison dans l'origan. On a même observé du temps d'Aristote, que la tortue ne mange des serpens que dans les lieux où il croît de l'origan. Le crapaud blessé va chercher la rüe ou la fange. Les hirondelles ont fait connaître que l'herbe chelidoine est bonne pour les yeux : les pies, les perdrix, les merles se servent, pour médecine, des feuilles de lauriers; la huppe se guérit avec l'adianthe, ou les cheveux de Vénus. Les cerfs

nous ont appris que le dictamne est propre aux blessures ; les truies, piquées par des serpens, se guérissent en mangeant des écrevisses. Les éléphans se servent, pour remède, de l'olivier; les ours, des fourmis; les pigeons, les tourterelles et les poules, de l'herbe pariétaire; les grues, de jong ; les sangliers, de lierre ; les biches, d'artichaux. Toutes ces connaissances et bien d'autres que nous ignorons, sont naturelles aux bêtes, et ont été refusées aux hommes.

LES OISEAUX.



Les oiseaux sont terrestres ou aquatiques. Parmi les oiseaux terrestres, quelques-uns ont le bec crochu et des serres, et ceux-là sont carnassiers; on les appelle oiseaux de proie; ou ils sont granivores, et se nourrissent de grains; on les connaît, en général, sous le nom de perroquets.

Parmi les oiseaux de proie, les uns sont des oiseaux de jour, qui vont chercher leur proie en plein jour; on en compte de deux sortes, les uns gros, les autres petits. Les plus gros sont d'une nature plus hardie et plus généreuse, comme l'espèce des aigles, ou plus lâches et plus paresseux, comme les vautours.

Les oiseaux de proie de jour de la plus petite espèce, sont les éperviers et les faucons. Ceux-là sont, ou d'une nature hardie et généreuse, et on les appelle en général faucons. Les fauconniers distinguent encore ceux-ci en longues ailes, comme le faucon proprement dit, le lannier, etc.; et courtes ailes, comme le gerfaut, etc. Tous ceux-ci sont ordinairement dressés pour la chasse, et reviennent quand on les réclame.

Ceux de l'espèce des faucons, qui sont lâches, paresseux ou indociles, vivent en liberté, les fauconniers n'en veulent point. Ces oiseaux sont aussi de deux sortes, grands et petits. Ceux de la grande espèce sont des buses, et ceux de la petite, sont le butcher-bird ou oiseau boucher, qui est à peu près de la grosseur d'un corbeau; et l'oiseau de paradis, qui est étranger.

Parmi les oiseaux de proie, qui ont le bec crochu et des serres, il y en a quelques-uns qu'on appelle oiseaux de nuit, parce qu'ils ne voient et ne cherchent leur proie que pendant la nuit, comme l'espèce des hibous, ceux-ci ont cornes et oreilles, comme les chats-huans, aigles, les chats-huans cornus, etc.; ou ils n'ont point de cornes, comme les hibous bruns, les hibous gris, etc.

Il y a une sorte d'oiseaux terrestres qui se nourrit de chair, de grains et de fruits. On les distingue en trois classes, suivant leur grosseur. La plus grande espèce est appelée *macaws;* ceux de la moyenne grandeur, sont les perroquets ordinaires, et les plus petits, sont une petite espèce de perroquets ; tous ceux-là se servent de leur bec pour grimper, et ont la mâchoire supérieure mobile.

(La suite au prochain numéro.)

LE DIAMANT.



Le diamant est la plus dure de toutes les pierres ; il n'a ordinairement pas plus de couleur que l'eau, quoiqu'il y en ait de faiblement colorés en jaune, en bleu et même en noir, c'est, de toutes les pierres précieuses, celle qui prend le plus beau poli. Si on l'expose pendant le jour aux rayons du soleil, et qu'on le porte ensuite dans les ténèbres, il y paraît lumineux; frotté contre quelque corps, au point de l'échauffer, il devient électrique, c'est-à-dire, qu'il attire les corps légers, comme la paille, des plumes, etc.

Le diamant se fond au feu, le rubis

reste intacte, témoin l'expérience qu'en fit faire François Ier, empereur d'Autriche.

Il fit mettre pour six mille florins de diamans et de rubis, dans des creusets, qu'on exposa au feu le plus violent et qu'on y tint pendant vingt-quatre heures; on trouva au bout de ce temps que les rubis n'avaient éprouvé aucune altération, mais que les diamans avaient entièrement disparu. Le rubis exposé pendant trois fois vingt-quatre heures au même feu, n'éprouva pas plus de changement qne la première fois.

Le même prince fit répéter ces expériences sur plus de vingt pierres précieuses de différentes espèces. De deux en deux heures on avait soin d'en retirer quelqu'nne du feu pour voir les changemens qu'elles éprouvaient, et surtout ceux que subissait le diamant; on s'aperçut qu'il

perdait d'abord son poli, qu'ensuite il se feuilletait, et enfin qu'il se dissipait entièrement. En vingt-quatre heures de temps l'émeraude s'était fondue et attachée au creuset, mais le rubis était toujours inaltérable.

Le diamant du Rajah de Mathan à Borneo est le plus gros de tous ceux que l'on connaît. Il est évalué a plus de 500 carats, ce qui fait environ deux onces un gros.

Celui de l'empereur du Mogol a été trouvé à la mine de Gani. Il pesait brut 900 carats, son poids a été réduit par la taille à 277. Il a la forme d'un œuf coupé transversalement; il est taillé en rose.

Le diamant de l'empereur de Russie est de 193 carats. Ce diamant formait un des yeux de la fameuse statue de Sheringan dans le temple de Brama.

Le diamant du grand duc de Toscane pèse 139 carats 1/3. Il est net et de belle forme. Son eau tire un peu sur le citron. Il appartient maintenant à l'empereur d'Autriche.

Le diamant de la reine du Portugal provient des mines du Brésil; c'est le plus gros qu'on ait trouvé. Son poids est estimé 120 carats. Il n'a point été taillé.

Le régent a été trouvé dans les mines de Perteal, au pied des montagnes de Galles, à 44 lieues sud de Golconde. On l'appelle aussi Pitt du nom de la personne qui le vendit au régent duc d'Orléans, sous Louis XV. Son poids était de 410 carats. Il fallut deux ans pour en achever la taille, qui l'a réduit en 137 carats. Il est regardé comme le plus beau du monde. Il ne fut vendu que 2,500,000 fr.; mais on l'estime plus de 5,000,000 fr. M. Caire l'estime 12,000,000 fr.

L'ART DE DIRE LA BONNE AVENTURE DANS LA MAIN.



DE LA MAIN.

Il y a dans la main plusieurs parties qu'il est important de distinguer : la paume ou le dedans de la main ; le poing ou le dehors de la main, lorsqu'elle est fermée ; les doigts, les ongles, les jointures, les lignes et les montagnes.

Il y a cinq doigts dans la main ; le pouce, l'index, le doigt du milieu, l'annulaire et l'auriculaire, ou le petit doigt.

Il y a quinze jointures, trois au petit doigt, trois à l'annulaire, trois au doigt

du milieu, trois à l'index, deux au pouce et une entre la main et le bras.

Il y a quatre lignes principales : la ligne de la vue, la ligne de l'esprit, la ligne du bonheur et la ligne de la jointure.

Il y a aussi dans la main sept tubérosités ou montagnes qui portent le nom des sept planètes.

C'est principalement par l'inspection des lignes et des montagnes qu'on peut prédire les choses certaines.

On se sert toujours de la main gauche pour connaître la destinée des personnes, parce que la droite étant plus fatiguée, présente quelquefois, dans les lignes, des irrégularités, qui ne sont point naturelles et qui pourraient tromper l'art de la chiromancie.

On doit prendre la main pour dire la bonne aventure, lorsqu'elle est repo-

sée, un peu fraîche et sans aucune agitation, pour voir au juste la couleur des lignes et la forme des traits qui se trouvent dans la main.

La forme de la main peut donner une idée, sinon du sort futur des personnes, du moins de leur naturel, et des qualités de leur esprit.

En général, une grosse main annonce un esprit bouché, à moins que les doigts ne soient longs et osseux..

Une main potelée, avec des doigts qui se terminent en fuseau, comme on se plaît à en souhaiter aux femmes, n'annoncent pas un grand esprit.

Des doigts qui rentrent dans la main, sont le signe non équivoque d'un esprit lent, quelquefois d'un naturel enclin à la fourberie.

Des doigts qui se relèvent au-dessus

de la main, annoncent des qualités contraires.

Des doigts aussi gros à l'extrémité qu'à la racine, n'annoncent rien de mauvais

Des doigts plus gros à la jointure du milieu qu'à la racine, n'annoncent rien que de bon.

Une main large vaut mieux qu'une main trop étroite.

Pour que la main soit belle, elle doit porter en largeur la longueur du doigt du milieu.

La suite au prochain numéro.

JEU DE L'ANNEAU,

Ou moyen de savoir quelle est la personne à qui l'on a remis une bague, à quelle main (droite ou gauche), à quel doigt et quelle phalange?



Faites doubler par une personne le rang de celle qui a pris la bague, et faites ajouter cinq à ce nombre; faites multiplier cette somme par cinq et ajoutez dix; faites ajouter un à ce dernier nombre, si la bague est à la main droite, et deux si elle est à la main gauche, et multipliez le tout par dix; faites joindre à ce produit le nombre du doigt, c'est-à-dire, un pour le pouce, deux pour l'index, etc.; multi-

pliez le tout par dix, faites-y ajouter le nombre de la jointure, et en outre le nombre trente–cinq. Demandez qu'on vous remette cette dernière somme, et ôtez trois mille cinq cent trente-cinq; le restant se trouvera composé de quatre chiffres, dont le premier indiquera le rang où est placée la personne; le deuxième la main droite ou la main gauche (selon si c'est un ou deux), le troisième le doigt, et le quatrième, la jointure.

JEUX DE SOCIÉTÉ.

FAIRE UNE VÉNUS.

C'est prendre un des attraits de chacune des dames qui se trouvent dans la société, pour en composer une femme parfaite.

On fait aussi une *Vénus morale*, en prenant à chacune d'elles, une des qualités morales qui la distinguent.

Un jeune homme chargé de cette pénitence, fit avant de s'en acquitter ce petit *impromptu* :

Pourquoi me demander une seule Cypris
Lorsque d'un seul regard je puis en trouver dix? (1).

(1) Il y avait dix dames dans la société.

ACROSTICHE.

Ce genre est comme une suite du jeu de l'*alphabet*, dans lequel on dit : j'*aime mon amant* (ou mon amante par *A* ou par toute autre lettre de l'alphabet).

Une dame demande à un cavalier pourquoi il l'aime et la hait par un mot quelconque: c'est répondit-il, parce que vous êtes...; (ici il détaille les qualités ou imperfections, dont chacune commence par une des lettres du mot donné.)

EXEMPLES.

PLAISIR.

QUALITÉS.	IMPERFECTIONS.
Polie.	Paresseuse.
Laborieuse.	Lente.
Active.	Abominable.

Illustre.
Sage.
Inimitable.
Ravissante.

Insouciante.
Sentimentale.
Inabordable.
Raisonneuse.

(La suite au prochain numéro.)

REMÈDE POUR LA PIERRE

ET LA GRAVELLE.

Remplissez aux trois quarts une grosse bouteille de racines de fraisier, mettez-y un peu de sucre de Lisbonne, achevez ensuite de remplir la bouteille d'eau-de-vie ou de rhum, au bout de six semaines d'infusion, le remède est à son état de perfection. Dans les attaques de gravelle ou de pierre, un verre de cette liqueur suffit pour soulager le malade, qui guérira tout à fait, s'il continue d'en prendre tous les jours un verre.

LE GATEAU DES ROIS.



Le gâteau que l'on distribue le jour des rois, est une cérémonie qui nous représente la fête des saturnales, célébrée chez les Romains, sur la fin de décembre et au commencement de janvier. Ce jour-là, les esclaves n'étaient pas distingués de leurs maîtres. On jetait le sort dans toutes les familles pour élire un roi domestique, et s'il tombait sur un valet, il avait pouvoir de commander ce jour-là à son maître.

—

LES PHILOSOPHES CHASSÉS DE ROME

POUR Y LAISSER LES ACTEURS.

Rien ne peint mieux la fureur que les Romains avaient pour les jeux et les spectacles, que ce qu'Ammien Marcellin rapporte; c'est qu'on chassa de Rome tous les Philosophes, sous prétexte que l'on craignait la famine, et que l'on conserva six mille pantomimes, trois mille acteurs et autant d'actrices.

Néron dansait lui-même dans les pièces pantomimes. Ésope et Roscius, deux de leurs plus fameux pantomimes, étaient d'une richesse immense; Ésope avait 12,500 ducats de revenu, Clodius son

fils, faisait plus de dépense qu'un roi; il mangeait des oiseaux qu'il payait chacun 1,250 livres.

Ce qui paraît singulier, ce sont les impressions que faisaient les spectacles de ces pantomimes. Les passions théâtrales passaient dans tous les cœurs. Donnait-on *Ajax en fureur*, ou suivait les mouvemens du pantomime, on devenait furieux avec lui. Le peuple jetait de grands cris, et se dépouillait pour se battre plus aisément : on faisait voler les pierres, on brisait les bancs, on arrachait les cloisons, en s'armait de ces débris, et en assommait ses voisins. Les coups ne tombaient pas seulement sur la population, des spectateurs de la première distinction s'en retournaient souvent chez eux couverts de blessures.

CHALEUR INTERNE DES ANIMAUX.

Il s'agit ici de la chaleur interne, qui suivant les expériences de nos physiciens, est si constante, que, pourvu que l'homme ou l'animal soit sain, l'âge, le sexe, le tempérament, ni aucune autre circonstance ou modification ne peuvent augmenter ni diminuer le degré de chaleur propre à chaque animal.

Pour faire ces expériences, on s'est servi du thermomètre de M. Delille, qu'on a plongé dans la bouche des hommes, ou dans l'urine récemment sortie du corps, avec les précautions convenables. Quant aux animaux, le thermomètre a été mis

dans l'abdomen ouvert, ou dans le sang qui sortit de la veine.

La chaleur d'un homme sain, répond environ à quatre-vingt-seize degrés de l'échelle de M. Delille, ou à quatre-vingt-dix-sept, un cinquième de celle de Fahrenheit.

La chaleur d'un veau ou d'une petite truie, est à quatre-vingt-dix degrés du premier, et à cent-quatre du second.

Celle d'un jeune chevreau, d'un agneau et d'une brebis, à quatre-vingt-douze, et à cent-un et demi.

La chaleur des oiseaux surpasse celle des quadrupèdes, puisque plusieurs d'entre eux, comme les oiseaux, les canards, les poules, les pigeons, sont à quatre-vingt-sept, et à cent-sept un demi; et d'autres, *rubiculæ* à quatre-vingt-quatre,

et cent-onze un cinquième des susdits thermomètres.

Quant aux animaux froids, comme les poissons, les grenouilles, les insectes, quoique quelques auteurs aient attribué tel ou tel degré de chaleur, il est pourtant certain qu'ils n'en ont absolument aucune, à moins qu'elle ne leur vienne de l'atmosphère ou des fluides ambians. Il en est de même des animaux qui passent l'hiver à dormir, et mènent pendant ce temps une vie purement végétale.

MERVEILLES DE GLACE,

PALAIS ET CANONS DE GLACE.

On sait que dans les pays du nord, les glaces acquièrent une solidité et une dureté extrêmes, et qu'elles se durcissent d'autant plus qu'elles subsistent plus longtemps sans éprouver aucun changement qui puisse altérer leur force intrinsèque.

Olaüs Magnus, historien du nord, parle de murailles de glace, qu'une ville assiégée peut se procurer en temps d'hiver contre les ennemis, comme d'une pratique usitée parmi les nations septentrionales.

Pendant l'hiver de 1740, on a construit à Pétersbourg, un palais tout de glace, sur le bord de la Neva, avec la glace même qu'on tirait de ce fleuve, et qui avait deux ou trois pieds d'épaisseur.

Ce palais avait cinquante-deux pieds de longeur, sur seize de largeur et vingt de hauteur, sans que le poids des parties supérieures et du comble parût causer le moindre dommage à la base de l'édifice. A mesure qu'on tirait les blocs de glace de la rivière, on les taillait avec soin, on les embellissait d'ornemens, et on les posait selon les règles de la meilleure architecture.

On avait placé audevant de l'édifice, six canons deglace, faits sur le tour avec leurs affûts et leurs roues; et deux mortiers à bombes, dans les mêmes propor-

tions que ceux de fonte. Les canons étaient du calibre de ceux de trois kilogrammes de balles, mais on ne les chargeait que d'un quarteron de poudre, après quoi on y faisait couler un boulet d'étoupes ou de fonte. L'épreuve d'un de ces canons fut faite, un jour, en présence de toute la cour, et le boulet perça une planche de deux pouces d'épaisseur, à soixante pas de distance.

Un Siamois aurait bien de la peine à croire que l'eau se congèle à ce point-là.

DIVISION DES GENS DU MONDE.

On peut diviser les hommes en quatre classes: les gens d'esprit, les gens de goût, les envieux et les sots. On pourrait en ajouter une cinquième, qui serait peut-être la plus nombreuse, celle des *Macaires*.

Les gens d'esprit sont en grand nombre; les gens de goût sont rares; les envieux ne manquent jamais; les sots en tout temps abondent, et les Macaires pullulent.

DE CERTAINS BOEUFS.

Croirait-on qu'il y a des peuples (les Hottentots) qui se servent de bœufs, comme nous nous servons des chiens pour garder leurs troupeaux, les ramener, et les défendre des bêtes féroces? M. l'abbé Prévot, après tous les voyageurs, dit que dans chaque village, il y a plusieurs de ces bœufs à bosses, qu'on nomme bissous, qui sont dressés à ce manége. Ils connaissent tous les habitans, hommes, femmes et enfans, qui peuvent impunément approcher des troupeaux, et pour lesquels ils ont le même respect qu'un chien a pour tous ceux

qui demeurent dans la maison de son maître. Mais si quelque étranger s'avisait d'approcher du troupeau, ils iraient sur lui au grand galop; et s'il n'était pas à portée d'être entendu du Berger, ou qu'il n'eût pas d'armes à feu, ou qu'il ne trouvât pas d'arbres pour s'y sauver en grimpant, il serait tué à coups de cornes et foulé aux pieds.

Le génie des animaux, qui se flétrit par la crainte, se developpe, au contraire, lorsqu'on le traite avec douceur et qu'on les élève avec art.

Les Hottentots prennent pour les bœufs, les mêmes soins que les Arabes prennent pour leurs chevaux. Ils les élèvent avec tant de douceur, que ces quadrupèdes deviennent affectionnés, sensibles, intelligens, et qu'ils font par amour, ce qu'ils ne font chez nous que par crainte. Aussi

ces peuples s'en servent-ils de toutes les manières ; ils en élèvent même pour la guerre, comme les Indiens se servent des éléphans. Pour cet effet, on choisit toujours les plus forts et les plus généreux. Chaque armée est fournie d'un bon troupeau de ces bœufs, qui se laissent gouverner sans peine, et que leurs conducteurs lâchent à propos. Ils sont aussi dociles à leur voix, que le sont ici nos chiens ; au moindre signal, ils tombent sur l'armée ennemie avec fureur ; rien ne peut les arrêter, ils frappent des cornes, ils ruent, renversent, éventrent, foulent aux pieds avec une férocité affreuse, tout ce qui se présente devant eux. Ils s'élancent au milieu des rangs, y jettent le désordre et la confusion, sans que rien les effraie, et préparent ainsi une victoire facile à leur maître. Mais dociles à la voix

de leur conducteur, ils modèrent leur furie et rentrent dans l'obéissance au son de sa voix.

LES RATS.

Les Centuriateurs de Magdebourg rapportent que Hatton, surnommé Rononsus, archevêque de Mayence, ayant fait assembler quantité de pauvres dans une grange, pendant une cruelle famine, il y fit mettre le feu pour faire périr ces malheureux, disant que c'était une engeance inutile, et qui n'était bonne qu'à partager les vivres qui ne pouvaient suffire à ceux qui travaillaient utilement. Mais les rats ayant entrepris la vengeance de cette barbarie, assaillirent l'archevêque de tout côté, et après qu'il se fut retiré dans une tour bâtie au milieu du Rhin, nommée

encore aujourd'hui la Tour des Rats, ces animaux, furieux, traversèrent le fleuve à la nage, entrèrent dans la Tour et dévorèrent l'archevêque.

Si l'on en croit l'histoire de Pologne, les rats poursuivirent Popiel II avec un tel acharnement, qu'ils le dévorèrent lui et toute sa famille.

Les habitans d'Hamelen, sur le Weser, dans la Basse Saxe, étant fort incommodés des rats, en 1284, il se présenta un étranger qui fit marché avec eux pour les délivrer. Il tira de sa gibecière une flûte, dont le son entraîna tous les rats, qui le suivirent, et étant entré dans le Wéser il les noya tous. Les habitans firent difficulté de le payer comptant, et se moquèrent de ses menaces, mais ils s'en repentirent bientôt. Le magicien revint couvert d'un chapeau de couleur

pourpre, et jouant d'une autre flûte; tous les enfans, depuis quatre ans jusqu'à douze, le suivirent sans qu'il fût possible de les retenir. Il les amena dans une caverne qui est au bas d'une montagne, nommée Koppen, et l'on n'en eut aucune nouvelle depuis.

Cette histoire, qui a été racontée par Wierus, par Erichius, et par d'autres auteurs, fut peinte, en 1571, sur une vitre de l'église d'Hamelen. Sur une porte de cette ville, on a écrit un distique dont le sens est que cette porte fut bâtie deux cent soixante-douze ans après l'enlèvement de 130 enfans de la ville par un magicien.

(*La suite au numéro prochain*).

SECRET POUR LES PANARIS.

M. Planque, dans sa bibliothèque de médecine, donne deux remèdes pour les panaris, que l'on vante beaucoup. Le premier est de la pariétaire, qu'on mêle avec une quantité proportionnée de saindoux. Le second nous paraît plus simple. On prend un œuf frais du jour même, n'en conservant que le jaune, sur lequel on met du sel bien pulvérisé, autaut qu'il en faut pour saler deux œufs frais; on remue bien ce jaune, avec une spalute, pour délayer et faire fondre le sel; ensuite on l'étend sur un peu de charpie, dont on enveloppe le doigt malade, avec

une compresse et un petit bandage, pour le tenir en état, sans le trop presser. Il ne faut le développer qu'après quarante-huit heures. On trouve alors le mal percé d'un petit trou, par lequel la matière âcre et mordicante se sera écoulée; on y mettra ensuite un linge blanc, et si l'on veut, un peu d'onguent rosat. On trouvera trois jours après la plaie fermée et le mal bien guéri.

SECRET POUR DIMINUER L'EMBONPOINT, OU L'OBÉSITÉ.

Le danger qui accompagne l'obésité a engagé nombre de personnes attachées à la vie, de trouver des expédiens pour en arrêter les progrès. On a employé les acides, qui ont effectivement diminué l'embonpoint; mais ils ont en même temps dérangé l'estomac et toute la machine.

Un capitaine, âgé de plus de soixante ans, mais vif et robuste, était devenu extrêmement gros. Il tenta toutes sortes de remèdes, sans succès : enfin il s'avisa de prendre du mercure doux, et par degrés, il parvint à se procurer la salivation, qui

fit disparaître son obésité. Il resta trois ans dans cet état, et au bout de cinq ans il eut besoin de revenir au mercure qui l'avait dégraissé pour la troisième fois, lorsque Borrichius consigna cette observation dans le journal de Copenhague.

—

DESCRIPTION DES STATUES DU JARDIN DES TUILERIES.



LA SAONE ET LE RHONE.

L'indication ici n'est pas très heureuse. Le gouvernail et la barbe annoncent bien un fleuve, mais lequel? Pourquoi le sculpteur n'a-t-il pas au moins gravé sur la pale du gouvernail les armoiries de la cité principale que le fleuve arrose?

On croit que Nicolas Coustou, qui était de Lyon, a voulu désigner le Rhône et la Saône dont le confluent est à l'extrémité de cette ville commerçante.

D'autres veulent que ces deux figures désignent la Seine et la Marne.

Le même plateau présente deux enfans dont l'un joue avec un cygne, l'autre tient une écrevisse.

De la corne d'abondance sortent différens fruits; les grenades que l'on y remarque et qui croissent en Provence et en Languedoc, paraissent indiquer le Rhône qui sépare ces deux provinces; mais les mêmes fruits se rencontrent également près de la figure d'un autre fleuve dont nous parlerons dans notre prochaine gravure. Dès lors ce ne sont pas des symboles distinctifs, parce qu'il ne sont plus exclusifs.

Le Rhône prend sa source au sein des Alpes, traverse le lac de Genève; il reçoit dans son lit, à Lyon, la Saône qui a parcouru la Bourgogne. La mer Méditerranée est celle où il va se perdre, dans un golfe nommé Golfe de Lyon.

(Au numéro prochain, groupe, la Seine et la Marne.)

VIE DES ANCIENS PHILOSOPHES.



THALÈS.

—∞—

Thalès de Milet, l'un des sept Sages de la Grèce, descendait de Cadmus. Son père se nommait Examius, et sa mère Cléobule. A l'exemple des philosophes anciens, qui voyagèrent pour s'illustrer, Thalès parcourut la Crète, la Phénicie et l'Égypte. Pendant son séjour à Memphis,

il étudia la géométrie, l'astronomie et la phiolsophie, et mesura la hauteur de la grande pyramide par la projection de l'ombre. Il fit d'importantes découvertes en astronomie, et fut le premier qui prédit les éclipses de soleil avec exactitude. Il détermina le point des solstices et les équinoxes, partagea le ciel en cinq zônes, et accrédita parmi les Grecs, la division de l'année en 365 jours, depuis si longtemps en usage chez les Égyptiens. Thalès regardait l'eau comme le principe de tous les êtres. Il fut le fondateur de la secte ionique, qui acquit tant de gloire sous Anaximandre, Anaximène et Archélaüs, dont Socrate fut le disciple. Ce philosophe vécut toujours dans le célibat. Il n'était encore âgé que de vingt-trois ans, lorsque sa mère le pressa d'accepter un parti avantageux qui se présentait :

quand on est jeune, dit-il, il n'est pas temps de se marier; quand on est vieux, il est trop tard, et un homme entre ces deux âges ne doit pas avoir assez de loisir pour se choisir une femme. Quelques-uns disent qu'il épousa, sur la fin de sa vie, une Égyptienne qui a fait plusieurs beaux ouvrages.

Thalès remerciait les dieux de trois choses ; d'être né raisonnable plutôt que bête; homme plutôt que femme; Grec plutot que barbare.

Il croyait que le monde avait été disposé de la manière que nous le voyons, par une intelligence qui n'avait point de commencement et qui n'aurait jamais de fin.

C'est le premier des Grecs qui ait enseigné que les âmes étaient immortelles.

Il disait qu'il n'y a rien de si rude que de voir vieillir un tyran.

Que le véritable bonheur consistait à jouir d'une santé parfaite ; avoir un bien raisonnable et à ne pas passer sa vie dans la mollesse et dans l'ignorance.

Il tenait que la vie et la mort ne différaient en rien ; et quand on lui demandait pourquoi il ne se faisait pas mourir, c'est répondit-il, parce que vivre ou être mort étant la même chose, rien ne peut me déterminer à prendre un parti plutôt que l'autre.

C'est lui qui a recherché le premier, l'origine des vents, la matière des foudres, la causes des éclairs et du tonnerre.

HISTOIRE DE FRANCE.

première race royale,

DITE DES NORVENGIENS,

de laquelle il y a eu vingt-deux rois.



PHARAMOND,

Ire ROI DE FRANCE, régna 8 ans.

PHARAMOND commença à régner l'an 420, pendant le pontificat de saint Boni-

face Ier, de saint Célestin Ier; Théodose et Honorius étaient empereurs.

On regarde Pharamond comme le premier roi des Français, qui commença la conquête des Gaules, et on lui attribue la loi salique, dont un des articles exclut les femmes de la succession à la couronne. On le fait fils de Marcomir, prince français, que les Romains retenaient prisonnier en Toscane, pour se venger des courses qu'il faisait en-deçà du Rhin.

Pharamond était païen; il régna huit ans, et mourut l'an 428.

Il y a eu vingt-deux rois de la première race, dont le dernier est Childéric III. Ses plus illustres sont Pharamond, Mérovée, Clovis Ier, Clotaire Ier et Dagobert.

Les armes des rois de France étaient alors, suivant les uns, des crapauds, ou quelque chose qui en avait la figure; sui-

vant les autres des abeilles ; d'autres assurent que nos rois n'ont point eu d'armes proprement dites avant le douzième siècle.

Clodion dit le chevelu succèda à Pharamond.

ROBERT-MACAIRE,
ANCIEN DIRECTEUR DE THÉATRE,
REMET A SA FILLE
les 520,000 fr. de dot.



LES DEUX CHIFFONNIERS.

Qu'en dis-tu ? — Pas mal; mais je n'en voudrais point pour femme; ma famille, ainsi que moi, dirait: *J'repoussons cette alliance.* L'honneur avant tout, camarade !.....

520,000 FRANCS DE DOT,

OU

APPEL A UN MARI

Escroc, fripon ou usurier, pour en perpétuer la race.



La fille de Robert-Macaire,
Fait savoir à ses prétendans
Qu'elle a cinq cent vingt mille francs,
Bien comptés par monsieur son père.
Accourez donc, escrocs, usuriers blancs ou noirs,
Grands, petits, minces, gros, médiocres énormes;
Elle veut choisir sur vos formes,
Pour bien juger de vos pouvoirs.

NAUDAIR.

(Au n° prochain, ***PARIS*** *et* ***BREST,*** *ou l'époux courageux.)*

8

A MA VOISINE.



C'est à vous, ma voisine, à qui je veux parler,
J'ai de nombreux griefs que je ne puis céler.
Depuis plus d'un grand mois de votre voisinage,
A peine si j'ai pu seulement voir l'ombrage :
Sous le prétexte vain de vous mettre à couvert
Des rayons du soleil, vous n'avez rien d'ouvert.
Votre réduit charmant est presque un ermitage,
Au milieu de Paris vous semblez au village.
Toujours assise au fond de votre appartement,
Vous fermez sans pitié volet et contrevent.
Ce n'est pas bien, voisine ; au moins à la fenêtre
Autrefois j'espérais encor vous voir paraître,
Mais maintenant jamais. Veuillez donc, au voisin,
Permettre quelquefois un léger entretien ;
Il est si doux d'avoir un joli voisinage,
Et l'on est si privé de ne lui rendre hommage,
Que vous m'accorderez le consolant espoir
D'avoir, de temps en temps, le bonheur de vous voir.

Vicomte***

RÉPONSE DE LA VOISINE SUR LES MÊMES RIMES.

C'est à vous, mon voisin, à qui je veux *parler* (1) ;
Comme vous j'ai des griefs que je ne puis *céler* ;
Car je dis franchement que votre *voisinage*
Pourrait, par votre aveu, me porter de *l'ombrage*.
Et le prétexte vain qui vous met à *couvert*
Est un avis pour moi de n'avoir rien *d'ouvert*.
Je chéris mon réduit que l'on nomme *ermitage*,
Et Paris a pour moi moins d'attraits qu'un *village*.
Toujours assise au fond de mon *appartement*,
J'y ferme sans pitié volet et *contrevent*.
Que ferais-je, voisin, auprès de la *fenêtre*,
Si mon goût est de fuir ce qui peut y *paraître* ?
Maintenant et toujours je dois dire au *voisin*
Que je ne puis avoir avec lui *d'entretien* ;
Qu'aucun charme pour moi n'est dans le *voisinage*,
Qu'il peut porter ailleurs son encens, son *hommage*,
Et qu'il se nourrirait d'un vain et fol *espoir*,
S'il songeait plus longtemps au bonheur de me *voir*.

Pour la voisine, RAYNAUD.

(1) Puisque vous imitez la faute de Boileau, je puis bien imiter la vôtre.....

Le vicomte de.. ....., venait d'emménager, et il crut pouvoir immédiatement faire glisser sous la porte de la voisine l'Épître qu'on vient de lire. De la jeunesse, de la beauté, une moustache et une particule, lui faisaient dire en lui-même : *qu'un comte ne pouvait rencontrer de cruelle*. Par malheur son attente fut trompée ; l'envoi par le même moyen de la réponse dont la voisine me chargea fut si peu de son goût, qu'il déménagea au terme suivant.

LES ACTEURS DE PARIS

MADAME VOLNYS, (LÉONTINE FAY.)

Ce fut une petite *merveille*. Elle débuta encore en bourrelet, essayant déjà d'imiter Mlle Mars. Elle joua à Paris, puis parcourant la province, revint à Paris, et retourna en province. C'était toujours et partout la petite *merveille* que l'on annonçait, que l'on prônait. Les deux premières années on trouva gentille la petite fille. Mais à mesure qu'elle grandissait, la vogue diminuait, et elle était déjà une grande jeune fille qu'on l'a traînait encore dans les départemens, en annonçant la petite merveille. *Par malheur* il y a une

fin à tout, et il fallut bien se résigner à abandonner ce nom chéri, ce bienheureux surnom. A dix-sept ans, Mlle Fay était déjà une vieille actrice. Elle connaissait les planches anssi bien que le doyen des cabotins. M. Scribe adopta Mlle Fay, et se chargea de lui faire un répertoire. Du reste, si M. Scribe a rendu service à Mme Volnys, cette dernière n'est pas en reste aveclui, car l'auteur dut plusd'un succès à LéontineFay. Quand M. Scribe, abandonnant presque le Gymnase, fit jouer ses pièces aux Français, Mme Volnys voulut aller aussi jouer à la Comédie Française. Son séjour à ce théâtre fut assez brillant. Elle y créa avec succès, des rôles dans *don Jouan d'Autriche*, la *Camaraderie*, la *Marquise de Senneterre*, *Julie*. Mais Mme Volnys eut le tort de vouloir faire invasion dans le domaine de mes-

dames Mars et Dorval : elle ne craint pas de jouer *Marino-Faliero*, *Angelo*, et aussi même le rôle de *Marion Delorme*, dans le drame de M. Hugo. Puis, soit dépit, soit desir de gagner plus d'argent, Mme Volnys quitta la Comédie Française, et retourna au Gymnase, traînant après elle son mari : nous n'osons dire qu'elle ait mal fait, car elle gagne au Gymnase beaucoup plus d'argent qu'au théâtre de la rue Richelieu ; et c'est une chose fort à considérer, quoique l'on écrive tous les jours le contraire, l'engagement actuel de Mme Volnys au Gymnase est, selon nous, pour l'administration, un engagement onéreux. En effet, Mme Volnys est engagée comme premier sujet ; or, pour nous servir d'un terme de théâtre, Mme *Volnys ne fera jamais recette*, la salle sera vide toutes les fois que l'*Affiche* n'offrira

pas d'autre attrait que sa personne dans deux ou trois pièces. La vogue est usée. Peut-être a-t-elle plus de talent que lorsqu'elle attirait tout Paris; mais il n'en est pas moins vrai qu'on ne la goûte plus. Elle ne déplaît pas, mais personne n'ira au théâtre pour voir Mme Volnys. Du reste, les faits sont les meilleurs argumens. Or, dès l'hiver dernier, Mme Volnys jouait souvent devant les banquettes. En vain passait-elle en revue tout son répertoire ancien et nouveau, personne ne venait.

Nous ne contesterons pas, néanmoins, que Mme Volnys ne soit une actrice de mérite; mais nous ne pouvons lui accorder un véritable talent, un talent de premier ordre comme elle se le figure. Le plus grand défaut de Mme Volnys est une exagération continuelle; c'est l'ac-

trice *nerveuse* par excellence. Mme Volnys a, nous le croyons, une intelligence extrême, nous ne pouvons douter qu'elle ne comprenne les moindres détails de ses rôles, mais elle veut que chacun sache bien qu'elle comprend; aussi fait-elle grand bruit de ce qui devrait se faire dans le silence; elle montre ce qu'elle devrait cacher, crie ce qu'il faut dire bas. Elle joue avec une affectation désespérante : rien de naturel chez elle. Son sourire est triste et lugubre, elle plisse et serre ses lèvres, comme une personne qui voudrait sourire malgré d'atroces souffrances. La parole est saccadée, on voit qu'elle étudie chacun de ses gestes chacune de ses intonations de voix; elle voudrait faire de l'effet à chaque mot, être applaudie à chaque geste, et c'est précisément ce qui finit par fatiguer les

spectateurs; nous n'avons vu Mme Volnys constamment bien que dans un seul rôle, c'est celui de *Mathilde*. C'est que Mathilde est une femme exagérée, qui se fait une fausse idée de tout ce qui se passe autour d'elle; c'est un cerveau brûlé que Mme Volnys n'a pas eu de peine à rendre exactement. On a remarqué qu'en scène, le plus grand auxiliaire de Mme Volnys est son éventail. L'éventail est à Mme Volnys, ce que le balancier est à Mme Saqui. Privée de son éventail, Mme Volnys est désorientée, perdue, et ne pouvant conserver son équilibre, manque de tomber à chaque pas. Mme Volnys joue-t-elle le rôle d'une jeune femme timide et modeste? elle baisse les yeux et regarde froidement l'extrémité de son éventail. Est-elle coquette et légère? elle ouvre et referme son éventail avec autant de grâce

qu'il lui est possible d'en apporter. Fille rebelle ou épouse coupable, supplie-t-elle un père irrité ou un époux outragé? elle serre avec force son éventail de l'extrémité des doigts de sa main gauche. Si elle est irritée, les mouvemens de l'éventail deviennnent plus rapides et plus accélérés. Si elle est jalouse, oh! alors nous avons presque envie de la plaindre, car elle doit se faire mal à la main tant elle se frappe avec force. Ainsi aux mouvemens plus ou moins rapides de l'éventail, il est facile de deviner les situations ou les passions que veut exprimer l'actrice. Et cette remarque est vraie, vraie dans tous les rôles et dans toutes les scènes, et chacun peut la faire après nous. Quoique depuis bien longtemps au théâtre, Mme Volnys est maladroite en scène; elle ne voit rien de ce qui se passe autour d'elle; ne vient ja-

mais en aide à un camarade embarrassé qui perd la mémoire ou manque son entrée, tant elle est occupée d'elle-même ; cè n'est pas mauvaise volonté, c'est impossibilité réelle. Rien chez cette femme n'étant instantané et naturel, elle ne pourrait ni fairë ün pas ni dire un mot, qui ne seraient pas dans son rôle, et qu'elle n'aurait probablement pas étudié. C'est ce qui cause sans doute cette maladresse, dont nous parlions tout à l'heure, car Mme Volnys accroche souvent ses robes à une porte, marche dessus et les déchire, ou bien renverse un meuble avec bruit: dernièrement encore à une première représentation, elle est tombée de la hauteur d'un fauteuil sur lequel elle était montée et eût pu se faire beaucoup de mal. Du reste, il faut rendre à Mme Volnys cette justice qu'elle joue ses rôles avec beaucoup de

conscience et de soin. Mais nous aimerions mieux un peu plus de laisser aller et aussi un peu plus de naturel.

(Le Compte-rendu.)

(Au n°. prochain, Mlle Rachel.)

—

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER N°.

On trouve aux mêmes adresses :

MANUEL DU STYLE; in-8, d'environ 600 pages, par *Raynaud*. Augmenté d'un résumé des études parlementaires, par M. *Cormenin*. 5 fr. au lieu de 7

MANUEL LITTERAIRE; par le même auteur, à l'usage des pensions et des personnes dont l'éducation n'a pas été achevée. 2 fr. 50 c.

MANUEL POLIGLOTE, ou Dialogues en français, anglais, italien et espagnol, avec une notice sur l'origine et le progrès de chacune de ces langues. 1 fr. 50 c.

GRAND TABLEAU synoptique des verbes irrégulier ; coloriés. 1 fr. 50 c.

PHYSIOLOGIE DU MACAIRE des Macaires à l'usage de son illustre fils, avec gravures. 1 fr.

Imprimerie de P. Baudouin, r. des Boucheries-St.-G., 38.